

Le Prince Pédant Taram Boyle

*J'ai péché, Seigneur,
La tentation était trop grande,
Suis-je coupable d'avoir trop aimé ?
Est-ce que seule la mort me délivra de cet outrage ?*

Chapitre 1 — Le Cheval blanc

Depuis trois semaines, on apercevait les incessantes allées et venues des oiseaux migrateurs ramassant des brindilles, des plumes, ou de la mousse, afin de confectionner des nids douillets. Les rayons du soleil apportaient une douce chaleur, permettant aux fleurs d'éclore. On voyait de nouveau virevolter des insectes et les nombreuses créatures de la forêt prenaient part à ce ballet merveilleux où la vie jaillissait de partout. Les parfums entêtants des fleurs et des jeunes plantes pleines de vigueur participaient à cette célébration joyeuse du printemps et les paysans auguraient d'une météo clémente et de ses bienfaits sur leurs futures récoltes.

Tristan Castagnier n'échappait pas aux aspirations que provoquait ce remue-ménage annuel.

Comme chaque matin, il nourrissait les oies, les poules, les tourterelles, les cochons et les chèvres de la ferme familiale. Il ramassait les œufs, nettoyait les cages des fientes, balayait le poulailler et vérifiait que ses pièges contre les loups, les renards, les belettes et les fouines, demeuraient efficaces.

Quelle que soit la saison, les nombreux prédateurs pouvaient perpétrer des carnages impressionnants et ainsi ruiner le fruit des années d'efforts de la modeste ferme.

La famille de Tristan gagnait son pain grâce aux volailles, et aux fromages conçus à partir du lait de leurs chèvres. Ils conservaient pour plus tard, comme des festins sur pattes, les animaux qu'ils consommeraient aux grandes occasions, car en dehors des œufs, ils mangeaient rarement leurs produits. Il fallait satisfaire une clientèle exigeante et lui proposer les plus beaux morceaux aux prix les plus attractifs. Dans cet objectif, la nourriture des animaux passait avant la leur.

Sans méthode fiable pour conserver les aliments et traverser les hivers rigoureux, le meilleur moyen de préserver la viande était de la nourrir pour la garder vivante.

Les huit frères et sœurs de Tristan étaient morts de maladies ou d'accidents avant même d'atteindre l'âge adulte. Ses quatre frères aînés, suivant les pas de leur père, étaient morts sur des champs de bataille à douze, treize, quatorze et seize ans. Le premier avait été écrasé par un cheval, le second avait reçu la lame d'une épée en plein cœur, alors qu'il suivait le chevalier dont il portait l'armure à pied. Le troisième était mort en avalant un os de poulet et le quatrième avait été tué lors d'une bagarre ayant mal tourné.

L'une des sœurs avait péri de dysenterie, la seconde de la lèpre, la troisième d'ergotisme et la quatrième d'une mystérieuse toux contre laquelle on ne trouva aucun remède.

Dans la famille Castagnier, il ne restait donc plus que la mère et Tristan, le plus jeune, à qui on avait confié la ferme, en priant que le Seigneur lui vienne en aide.

Jean, le chef de famille, était parti guerroyer, depuis plusieurs années et personne ne s'étonnait de ne pas le voir revenir. En ce temps-là, les innombrables royaumes passaient leur temps à se livrer bataille et seuls les mariages, les alliances et les meurtres, pouvaient déplacer les frontières et mettre fin à ces perpétuels conflits.

Malgré ses obligations envers sa mère, Tristan s'accordait quelques activités secrètes. Il avait vu tant d'humains se tuer au travail, sans avoir pris le temps de profiter un tant soit peu de la vie, qu'il voulait se distinguer en s'offrant quelques menus plaisirs.

Avec le retour des beaux jours, il se glissait discrètement entre l'arrière du poulailler et la clôture en bois, pour échapper à la ferme familiale sans que personne ne s'en aperçoive.

Il courait ensuite jusqu'à la forêt et empruntait un raccourci, connu de lui seul et menant jusqu'à un bel étang dans lequel il aimait se baigner. Un brin sauvage, Tristan se sentait proche

de la nature et il s'enivrait des senteurs de la chlorophylle, de l'humus ou du péttrichor. Tristan adorait l'eau. Nager, évoluer dans les profondeurs, et admirer la faune et la flore aquatique, ou simplement rester au bord d'un bassin les pieds nus au frais, à respirer le grand air.

L'eau était encore fraîche, en cette période, mais Tristan n'hésita pas un instant, il retira tous ses vêtements pour s'immiscer progressivement entre les hauts roseaux et s'immerger dans le petit étang niché entre d'imposants buissons de ronces.

Le jeune homme aux cheveux blonds ondulés possédait une peau claire et dénuée d'imperfection, de magnifiques yeux bleu céleste dont la profondeur révélait une intelligence vive et une certaine innocence. Solide et musclé, il n'en demeurait pas moins fin. Il plaisait d'ailleurs beaucoup aux jeunes filles à marier qui le convoitaient par des regards prudes, rougissant aussitôt qu'il montrait le moindre intérêt à leur endroit.

Mais Tristan paraissait peu sensible à la gent féminine. D'ailleurs ce sujet l'incommodait facilement et il utilisait comme prétexte de ne pouvoir abandonner sa mère seule à s'occuper des bêtes de la ferme.

En vérité, Tristan souffrait d'un curieux mal qu'il devait garder sous silence, au risque de faire face à de très graves ennuis. Cette maladie infâme, pire que la peste et le choléra réunis, pouvait, disait-on, lui assurer une fin éternelle dans les flammes de l'enfer. Et la seule façon de se prémunir contre ce fardeau qui n'avait aucun remède, était de se tenir à distance de toutes les tentations qu'elle provoquait.

En effet, quelques années plus tôt, lors d'une fête du village, un chevalier revenant de guerre sur sa fière monture avait soudain fait irruption au milieu des festivités, le visage brûlé par le soleil, les cheveux poisseux, des traces de sang maculant ses vêtements déchirés au cours de violents combats. Tristan l'avait trouvé d'une beauté à couper le souffle, avec

ses grands yeux bleu azur emplis d'assurance, sa mâchoire carrée et sa barbe fournie très foncée.

L'homme à la carrure massive était apparu devant lui comme un personnage héroïque des légendes telles qu'en racontait Taramaux Boiticelli, le vieil apothicaire qui vivait non loin de l'église.

Acclamé par une foule avinée, le guerrier s'était donné en spectacle, traversant la populace en levant la main, récoltant une ferveur bien méritée, après d'âpres combats.

C'est à cet instant que Tristan avait aperçu, derrière l'étoffe déchirée de son collant, la cuisse diablement musclée et velue du valeureux guerrier. Ce spectacle érotique inattendu avait éveillé chez le jeune adolescent un désir vertigineux presque violent, accompagné d'une brusque érection et d'au moins autant de culpabilité. Il avait immédiatement éprouvé un inexplicable besoin de toucher cette cuisse virile et même de la caresser ou de l'embrasser.

L'inconnu, du haut de son cheval, avait croisé au même instant son regard emplí d'un désir évident, avant de se fendre d'un rire caverneux qui avait entraîné celui de nombreux paysans ivres.

Par chance, celui-ci ne mentionna jamais l'effroyable vérité et Tristan put garder cette attirance honteuse sous silence.

Pourtant dans sa prime jeunesse, Tristan s'était déjà lié d'amitié avec Jules, un jeune berger qu'il trouvait particulièrement mignon. Il ne sut jamais ce qui l'attirait réellement en lui, dont la peau mate et la virilité naturelle le troublaient. Les deux complices passaient beaucoup de temps ensemble à échanger des plaisanteries et des confidences à propos de leurs familles.

Cette innocence devait pourtant bientôt être trahie de la manière la plus inattendue. Un jour, alors que Jules venait de perdre sa jeune sœur de maladie, il pleura devant Tristan qui en fut attristé. Dans un mouvement affectueux et spontané, Tristan voulut le serrer dans ses bras pour le réconforter. Mais

Jules l'en empêcha au dernier instant. Pressentant la violation d'un tabou. Jules le repoussa de toutes ses forces, faisant tomber le jeune blond par terre et mettant ainsi fin à leur complicité.

C'est une fois dans l'eau de l'étang que Tristan réalisa à quel point elle était glacée. Bien que frigorifié, le jeune homme brava les risques de crampes et nagea la brasse.

L'endroit était peu fréquenté, même au meilleur de l'été, car on racontait toutes sortes de légendes inquiétantes à propos de ce plan d'eau. Une histoire disait qu'une sorcière y avait jadis été noyée et qu'elle attrapait par les chevilles les imprudents qui venaient troubler son repos. Une autre rumeur laissait entendre que l'étang n'avait pas de fond et que des courants maléfiques emportaient parfois les nageurs pour les entraîner en enfer.

Au milieu du petit lac, le soleil irradiait un minuscule îlot où seul un jeune arbre poussait, entouré d'une végétation impénétrable. Tristan s'y arrêta pour s'asseoir sur un petit rocher et profiter du magnifique paysage qui s'offrait à ses yeux. De l'autre versant de l'étang, il aperçut des biches s'incliner majestueusement en écartant leurs pattes pour se désaltérer.

Mais un son inhabituel vint brusquement déranger la quiétude des lieux et le troupeau de cervidés disparut immédiatement.

Tristan s'immobilisa, ne produisant plus le moindre bruit pour tendre l'oreille. Il reconnut bien vite le hennissement d'une monture et le claquement de boucles de métal. Le cheval blanc se tenait derrière les troncs de plusieurs bouleaux, à proximité d'un fourré.

Tristan devina aussitôt qu'un danger le guettait, car ces animaux coûtaient cher et, dans le village de Crochedieu et ses alentours, les rares propriétaires de chevaux les utilisaient à labourer les champs ou à tirer des charrues. Ce cheval appartenait probablement à une personne de haut rang, à un

voyageur ou à un brigand recherchant une victime à détrousser.

Tristan regagna les eaux froides de l'étang, gardant les bras immergés afin de ne pas provoquer le moindre remous et de ne pas être repéré.

Il sentit pourtant des plantes toucher ses jambes et ses chevilles. Depuis l'été dernier, la flore du plan d'eau avait proliféré. Mais, une fois arrivé à mi-distance, c'est une brusque sensation de froid qui enveloppa tous les muscles, sous son bas-ventre.

Tristan prit peur et ce sentiment se mua en terreur lorsqu'un objet dur comme du bois emprisonna sa cheville en étau. Il commença à se débattre, buvant immédiatement la tasse et s'enfonçant dangereusement sous la surface de l'étang.

Le jeune homme remua sa jambe avec l'énergie du désespoir ; le plan d'eau si paisible devint brusquement le piège meurtrier le plus surnois :

— À l'aide ! cria-t-il. À le...

Tristan sentit l'eau glacée s'engouffrer douloureusement dans ses poumons comme pour les brûler, l'empêchant de respirer et lui procurant le sentiment qu'il était déjà trop tard.

Il vit sa vie défiler devant ses yeux en l'espace d'une seconde. Les visages de ses défunts frères et sœurs se superposèrent comme pour le prévenir qu'il allait vite les rejoindre.

Il retrouva quelques veillées familiales, les fêtes du village et quelques jolis souvenirs qui paraissaient désormais bien désuets.

Tristan avait été un papillon ivre de vie et de lumière, un être éphémère dont la jeunesse avait brûlé les ailes avant que le vent ne l'emporte, comme s'il n'avait jamais existé.





Chapitre 2 — Le Secret de l'inconnu

Tristan se réveilla avec une terrible douleur dans la poitrine. Il se tenait sur un long rocher plat, entouré de buissons et de fougères, où un rayon de soleil traversait le feuillage des arbres pour réchauffer sa peau. Il toussa violemment et il pivota sur le côté pour évacuer l'eau qui remontait dans sa bouche.

L'exercice sembla consommer en lui une énergie phénoménale puisqu'il retomba aussitôt sur le dos afin de puiser en lui de nouvelles forces.

Lorsqu'il reprit réellement connaissance, il découvrit un visage inconnu, au-dessus du sien. Le soleil créait un halo de lumière aveuglant et il fallut plusieurs secondes à ses yeux clairs avant de s'habituer à ce contre-jour.

Il s'agissait d'un bel homme d'une trentaine d'années, les cheveux bouclés noirs, une barbe serrée mais coupée court, un petit nez, une grande bouche, des épaules larges. Mais il possédait surtout des yeux d'un vert olive, avec d'interminables cils noirs encore mouillés qui lui conféraient un regard doux et bienveillant :

— Il s'en est fallu de peu, déclara-t-il d'une grosse voix virile impressionnante.

— Que s'est-il passé ? questionna Tristan, la voix nouée et la gorge irritée, encore choqué d'avoir vu la mort de si près.

— Tu as manqué de te noyer et si je ne t'avais point vu, tu ne serais plus de notre monde.

Tristan observa les vêtements mouillés de l'inconnu qui paraissaient de belle facture. Derrière lui, le magnifique cheval blanc broutait paisiblement.

— Qui es-tu, noble étranger ? questionna Tristan.

— Je suis un cavalier qui essaie d'échapper à la morosité d'une existence sans relief. Mais toi, avec ta stupéfiante beauté, tu dois être un Prince ou un ange, n'est-ce pas ?

L'homme caressa affectueusement les cheveux blonds de Tristan et ce dernier avait presque envie de lui mentir, pour ne pas décevoir son sauveur et prolonger la douceur de son geste.

Sa main était large, sa paume charnue, ses doigts épais et sous son assistance, Tristan se sentit comme un enfant dont la vulnérabilité appelle la protection :

— Malheureusement, je ne suis qu'un humble fermier qui élève des bêtes et confectionne des fromages pour les vendre sur le marché, rétorqua-t-il à regret. Je vis seul avec ma mère, car je suis sans nouvelles de mon père, parti en guerre. Et chaque jour qui s'achève me fait penser un peu plus qu'il ne reviendra plus.

L'homme lui sourit, comme pour lui signifier qu'il ne devait pas perdre espoir. Il se dégageait de lui une telle générosité et tant de bonté que Tristan, habitué à la cruauté et à la fourberie des pauvres gens, en fut déconcerté. La tentation de lui accorder immédiatement toute sa confiance était grande et le jeune homme blond ne se méfia pas :

— Tu m'as sauvé la vie et je suis désormais ton obligé, lui déclara-t-il en plaquant une main sur son cœur, comme pour en faire une promesse solennelle devant Dieu.

Encore trempé, l'homme se releva subitement, se dressant de toute sa hauteur au-dessus de lui en bombant le torse, l'air grave.

Tristan examina sa stature. L'inconnu était massif, avec un torse large, une taille plus fine, mais des cuisses et des bras extrêmement musclés. Comparé à lui, c'était un géant aux membres surdéveloppés.

En d'autres temps, Tristan eût été troublé par cette virilité si éclatante. Mais plus maintenant. Il se sentait guéri de cette maladie honteuse qu'il lui avait suffi d'ignorer un temps pour la soigner.

L'homme le regarda en retour, de la tête aux pieds tout en réfléchissant.

— Mon obligé ? répéta-t-il. Sais-tu au moins ce que cela implique ? Tu devras répondre positivement à toutes mes requêtes, tous mes caprices et aussi garder mes secrets sous silence, même si cela mettait une nouvelle fois ta vie en péril.

Tristan s'assit sur le rocher plat, à l'abri des regards, où l'homme avait déposé son corps après l'avoir secouru.

— Oui, Messire, j'ai parfaitement conscience de ce que représente cet engagement. Mais je devrais être mort, à l'heure qu'il est, et tu as risqué ta vie pour me venir en aide. Ton empathie est la plus noble des qualités. Alors oui, je serai ton obligé, qui que tu sois et quoi que tu veuilles. Je ne suis peut-être qu'un paysan, mais comme mon père, j'ai un sens de l'honneur et du devoir.

L'homme se redressa, prenant le plus sérieusement du monde le pacte qu'il lui proposait.

— Je m'appelle Hamelin et je viens de l'autre versant de la colline. Je ne suis pas homme à profiter de la faiblesse des autres, alors je te propose de nous retrouver ici, demain matin, à la même heure et dans la même tenue. Je te dirai si j'accepte ou non que tu deviennes mon obligé, car cela me donnera également de nouvelles responsabilités. Et j'ignore encore si je souhaite m'infliger davantage de charges.

— Bien Messire. Je te promets de revenir ici, demain à la même heure et dans la même tenue, puisque c'est ta volonté.

Tristan s'habilla en deux temps trois mouvements de ses guenilles rapiécées et courut à travers la forêt pour regagner son village.

Encore mouillé par ce bain qui avait manqué de lui être fatal, il retrouva sa mère, sur la place pavée du marché, où les habitants de Crochedieu échangeaient tout ce qui pouvait se monnayer. Marie Castagnier peinait à vendre ses volailles au milieu des charrettes et des stands des autres paysans qui offraient parfois des bêtes plus dodues et à plus bas prix :

— Où étais-tu ? Je t'ai appelé dans la cour, tout à l'heure et tu ne m'as point répondu, lui reprocha la mère. Tu es comme ton père, toujours aux quatre vents, jamais là quand on a besoin de lui. Le Roi cherche damoiselle pour l'offrir à son fils qui est capricieux. On le dit peu porté sur la fesse. Mais nous, les gueux, serons invités à festoyer. Il y aura du vin de pays et du gibier pour tous ! On va se goinfrer à s'en crever la panse aux frais du Roi !

— C'est peut-être le petit oiseau du Prince qui ne peut point s'envoler et lui fournir plaisir ! ricana une vendeuse de légumes voisine très sale qui écoutait leur conversation. Et toi, Tristan ? Quand vas-tu trouver une femme à enfanter ? Un homme qui demeure sans épousailles n'est guère un homme, mais un bambin !

Elle éclata d'un rire narquois, provoquant la colère de la mère :

— Ne sais-tu point ce qu'a prédit une voyante à mon fils, en s'inclinant sur son berceau ? Elle a présagé qu'il échapperait à la pauvreté, qu'il siégerait à la cour d'un Roi et que les gueuses de ton espèce lui feraient des ronds de jambe et se prosterneraient à ses pieds. Et toc !

La vendeuse de légumes éclata d'un rire gras à gorge déployée, révélant des dents si pourries qu'on ignorait si ses chicots pouvaient encore mordre dans une nourriture solide :

— Elle s'est bien moquée de toi, naïve que tu es ! Cette diseuse de bonne aventure t'a volé, ou bien elle n'est point très clairvoyante. Il faut être bien sotte pour croire de tels boniments. Les seules qui se prosterneront jamais devant ton fils seront les poules de sa basse-cour !

Elle ricana de nouveau, fière de ses railleries devant Marie qui se trouvait bien à court d'arguments.

Soudain une noble personnalité foula les pavés de la place du village et la rumeur enfla sur son passage. Les passants s'écartèrent devant lui, le regardant en biais et avec méfiance.

Il s'agissait de Véderin, le Secrétaire épiscopal de l'évêque du royaume. Petit blond avec un long nez pointu, ses yeux de chat lui conféraient un regard perçant que chacun redoutait. Véderin portait des vêtements noirs avec de nombreuses bagues serties de pierres précieuses, un collier en or, avec un crucifix témoignant de son haut rang et une canne pointue qu'il cognait toujours sèchement contre les pavés.

Véderin profitait de la sénilité de l'évêque pour prendre nombre de décisions à son compte et tous tremblaient rien qu'à l'évocation de son nom.

Au moment où il s'approchait de Tristan et de sa mère, une gamine sale et affamée vola une miche de pain sur l'étal d'un boulanger. Elle prit la fuite, courant à corps perdu à travers la rue. Elle semblait si désespérée qu'en s'assurant que personne n'était à ses trousses, elle rentra tête la première dans Véderin qui tomba sur le sol.

Aussitôt, les spectateurs ravis éclatèrent de rire en le voyant, le cul foulant le pavé.

— Oh ! Pardon, messire, s'excusa l'enfant, craignant déjà la pire des sanctions. Pardon, pardon, pardon !

Humilié, le Secrétaire épiscopal se releva avec l'aide de quelques badauds bien avisés, tandis que deux hommes venaient encadrer la petite voleuse.

Véderin essuya la poussière qui souillait ses vêtements, ramassa sa canne et lorgna la gamine d'un œil dédaigneux :

— Tout le monde est témoin ? s'exclama-t-il d'un air indigné en s'emparant de la miche de pain pour la confisquer. Nous ne devons point tolérer le vol qui est un grave péché. Allez chercher le bourreau, elle doit payer pour son crime qui ne peut point demeurer impuni. Coupons-lui la main, que cela lui serve de leçon, à elle et à tous ceux qui pensent suivre son vil exemple !

Stupéfaite et révoltée, Marie Castagnier s'interposa spontanément. Elle abandonna sa charrette pour rejoindre le noble ecclésiastique :

— Messire Véderin, j'implore votre miséricorde, ce n'est qu'une enfant sans le sou, avec la faim qui torture son estomac, la défendit-elle. Regardez comme elle est malingre. Elle tient à peine sur ses gambettes.

Tristan observa sa mère avec admiration. Elle plaidait la cause d'une parfaite inconnue, au risque de provoquer la colère légendaire de Véderin et de s'attirer de graves ennuis. Le matin même, il avait été épargné par la mort et cette victoire lui donnait peut-être un peu trop d'assurance :

— Elle a raison, enchaîna-t-il pour la soutenir en espérant que d'autres témoins en feraient autant. Lors de la multiplication des pains, Jésus n'a-t-il point voulu nous montrer l'exemple et nous inciter à partager notre nourriture avec les affamés ?

Véderin se tourna vers Tristan, le regard impitoyable, visiblement furieux pour le pointer de sa canne :

— Pour qui te prends-tu à citer la Bible ? Tu me prends pour un mécréant ou un misérable hérétique qui a besoin qu'on lui enseigne sa propre religion ?

Tristan sentit qu'il venait de dépasser les bornes :

— Oh ! Non, messire, mais la générosité et le pardon sont des valeurs de notre vénérable Église !

Le bourreau apparut déjà, armé de sa hache affûtée, et son irruption détourna l'attention :

— Nous devons lui faire un procès dans les règles, les prévint-il. On ne peut pas condamner une enfant sans même l'avoir entendue ni défendue !

— Remettrais-tu le bien-fondé de mon autorité en doute ? s'impatienta Véderin. Elle a volé et on coupe la main des voleurs, c'est la loi ! Ignores-tu qui je suis ?

— Attendez, messire, reprit Marie Castagnier en plongeant la main dans la profonde poche de son tablier. Voilà trois sous pour payer son pain. Nous sommes quittes.

Véderin lui sourit de son air le plus vil, songeant déjà à tirer profit de sa pitié :

— Pour dispenser cette malfaitrice de son châtiment, tu dois payer son pain, mais tu dois également répondre des dommages causés sur ma personne.

— Mais enfin, messire, il n'y a point de dommages. Vous n'êtes pas blessé, à moins que votre noble fessier ne soit endommagé.

La populace se fendit de nouveaux rires gras et moqueurs :

— Je parle bien évidemment du préjudice moral. Entends-les se payer ma tête et tourner cette affaire en raillerie. J'entends à ce qu'on respecte mon honneur.

Il se tourna vers la charrette des Castagnier :

— Je me rendais justement au marché pour y quérir des volailles. Les tiennes sont suffisamment dodues et feront l'affaire, déclara-t-il. Donne-m'en deux et j'oublierai l'incident.

— Deux ? Mais cela représente un gros sacrifice. Je ne possède qu'une toute petite ferme, se plaignit la mère de Tristan.

— Je veux que vous les plumiez vivantes, avant de les porter à l'évêché. La viande est plus tendre lorsque la bête souffre, ajouta-t-il sans l'écouter. Nous les tuerons sur place.

Éberluée, la mère écarquilla les yeux. Bien que les volailles soient destinées à la consommation, les Castagnier respectaient les animaux et avaient à cœur de ne pas faire de la fin de leur vie un supplice.

Le bourreau relâcha la gamine dont le regard vide, les haillons et les joues sales, témoignaient d'une grande détresse. Tristan et Marie quittèrent le marché, accompagnés par la jeune voleuse qui ne les lâchait plus.

Sur la route jusqu'à la ferme, chacun songeait encore à cette confrontation tendue avec le Secrétaire clérical :

— Véderin est finalement encore plus malhonnête que la petite, marmonna la mère, les dents serrées. Il est beaucoup plus riche que nous, mais il n'en a point assez. Il lui faut encore grappiller le peu de biens que nous possédons.

— Il ne l'emportera pas au paradis, présagea Tristan. Dieu est juste, il ne laissera point ses abus impunis.

— Ce vilain sait que sa place là-haut lui est acquise et il n'a plus aucune moralité depuis bien longtemps. Avant ta naissance, Véderin avait accusé Amaury et Collin, deux adolescents mâles de s'être acoquinés. Le tribunal avait décidé de les épargner, sachant que succomber à la beauté de l'un et de l'autre n'était point un péché et qu'aucune sodomie n'avait été constatée. Véderin les avait surpris en train de s'embrasser.



Mais il a exigé qu'ils soient attachés au pilori et brûlés vifs sur la place publique. Je me souviens des cris de douleurs de ces pauvres jeunes, presque des enfants. Fort heureusement, ils sont morts étouffés avant que leur chair ne cuise devant tous... Les derniers mots du plus jeune furent « *Je t'aime* ». C'était si bouleversant. J'en ai pleuré toute une nuit.

— Cette histoire est si terrible ! commenta Tristan. Si Dieu fait les hommes à son image, pourquoi les modèle-t-il de telle façon qu'ils pèchent ?

— Le Seigneur ne pousse jamais personne à la faute, rétorqua la mère. Les tentations sont dressées sur notre chemin pour connaître la valeur de nos âmes. La bravoure, la générosité et la pénitence nous lavent de nos péchés.

À la ferme, Marie se montra bienveillante envers la petite Jehane qui dévora le pain et les trois bols de soupe de légumes avec l'appétit d'un ogre. Elle lui donna même un bain dont l'eau devint noirâtre dès qu'elle y fut immergée. Jehane parlait peu et avec un vocabulaire rudimentaire. Une fois lavée et habillée avec des vêtements propres, la gamine était jolie avec ses traits fins, ses cheveux frisés et ses taches de rousseur. Mais elle n'en était pas moins sauvage et imprévisible. Après avoir essayé de communiquer de diverses façons avec elle, Marie arriva à la conclusion qu'elle était attardée et que c'était probablement la raison pour laquelle sa famille l'avait abandonnée à son sort.

Pendant ce temps, Tristan pluma les deux poules, les tympan mis à rude épreuve par les cris des pauvres volailles, hurlant à la mort et tentant par tous les moyens de se déloger de l'entonnoir où il avait bloqué leur tête.

Il attrapa un sac en jute sur lequel il esqua une petite fille aux cheveux bouclés et portant une robe. À partir de cette housse, il confectionna un coussin assez grossier qu'il bourra des plumes fraîchement arrachées avant de le refermer avec de la ficelle. Il noua de la paille de chaque côté pour en faire des couettes. Et lorsqu'il offrit son œuvre à Jehane, ses yeux

brillèrent comme si elle n'avait jamais reçu de cadeau de sa vie.

— Elle s'appelle Totoche, lui dit-il. Et c'est ton amie.

L'enfant la serra immédiatement contre son cœur. Et après avoir lancé à son bienfaiteur un regard empli de reconnaissance, elle emmena Totoche dans un coin pour jouer avec elle.

Tristan porta ensuite les volailles blessées et ensanglantées dans deux cages reliées par une corde et suspendues à son cou.

L'évêché se trouvait en retrait du village, à presque deux lieues de la ferme.

En chemin, il traversa la place où Amaury et Collin avaient péri, après avoir été démasqués au moment où ils succombaient à leurs désirs.

Tristan pouvait se vanter d'avoir su guérir de ce mal terrible qui avait autrefois manqué de damner son âme. Cette histoire était désormais derrière lui et il devait s'écarter des tentations qui parsèmeraient son destin.

Pourtant, l'image de ces jeunes qui s'embrassaient hantait son esprit, depuis que sa mère lui en avait parlé. Il imaginait Amaury et Collin par une journée ensoleillée, assis sur un banc de pierre, au pied du clocher de l'église, entouré par de magnifiques rosiers grimpants. Comme ces deux tourtereaux devaient être beaux, comme leur amour devait être pur et immense ! Tristan les voyait main dans la main, échangeant des confidences, des mots doux et des caresses d'une extrême délicatesse. Il sourit en songeant à ce baiser interdit, mais dont le besoin les avait incités à braver la religion. Il en fallait du courage et de l'amour pour risquer ainsi la peine de mort.

En fin d'après-midi, Tristan atteignit l'évêché érigé à flanc de colline. C'était une immense construction à l'architecture romane très austère, avec plusieurs corps de bâtiment.

— J'apporte les volailles de Messire Véderin, prévint-il en haussant la voix, derrière la porte.

Un jeune garde le fit entrer avant de l'accompagner dans un long couloir avec des arcades donnant accès à une cour intérieure où des moines soignaient les fleurs et cultivaient un potager.

Véderin vivait au sommet d'une haute tour, à l'extrémité du complexe de l'évêché. D'ici, il dominait tout le village et avait même le loisir de surveiller tous les habitants sans être vu.

Le garde frappa trois fois à sa porte et un jeune adolescent torse nu lui ouvrit, les joues rouges d'embarras.

Tristan eut juste le temps d'apercevoir Véderin qui, visiblement nu, passait une tunique pour s'habiller.

— Qui t'a permis de monter jusqu'à mes appartements ? se plaignit-il d'un ton autoritaire. Tourne-toi. Je t'interdis de lorgner mes biens !

— Pardon messire, s'excusa Tristan en pivotant sur lui-même, je voulais seulement vous apporter les volailles que vous avez commandées.

— Il fallait les livrer en cuisine ! pesta-t-il derrière son paravent. Que veux-tu que j'en fasse ici ?

Tristan prit immédiatement congé, mais il ne manqua pas de reluquer au dernier instant le luxe scandaleux dans lequel vivait Véderin, avec de beaux vases, des tapisseries et du mobilier réalisé par des compagnons.

Cette nuit-là, Jehane dormit avec eux sur un lit de paille, dans l'unique pièce à vivre de la petite ferme. Tristan trouvait que sa mère sentait fort la transpiration, mais il n'osa pas le lui reprocher. Il ne pouvait pas lui en vouloir de travailler dur pour tenir la ferme.

Afin de garder au mieux la chaleur pendant l'hiver, on construisait des maisons avec de petites fenêtres. À la belle saison, cet avantage se muait en inconvénient, car les odeurs nauséabondes et l'humidité imprégnaient les murs des bâtiments. Cette promiscuité privait chacun d'intimité. Et seul le sol en bois séparait les animaux des humains.

Pendant son sommeil, Tristan rêva d'Amaury et Collin. L'idée que deux garçons se soient aimés le fascinait autant qu'elle le dérangeait. Jusqu'à ce jour, il avait toujours tenté de réfréner ses désirs, de les taire ou de les ignorer. Et voilà qu'il découvrait que de courageux jeunes gens étaient allés au bout de leurs désirs.

Il imaginait Amaury grand et blond, très mince, avec de grands yeux bleus. Collin possédait une chevelure brune, malgré un teint tout aussi pâle, avec des lèvres charnues et de longs membres.

Il les vit se blottir l'un dans les bras de l'autre, avant de s'embrasser dans ce magnifique parc orné de rosiers en fleurs.

Il trouva cette image à la fois si belle et si scandaleuse qu'il se réveilla en sursaut au milieu de la nuit. L'idée qu'il puisse faillir à la discipline qu'il s'imposait et replonger dans cette maladie sournoise l'effraya à tel point qu'il ne parvint plus à trouver le sommeil.





Chapitre 3 — Le baiser du Diable

Tristan tint sa promesse. Sitôt après avoir avalé un morceau de pain avec du fromage, il se rendit au bord de l'étang où la veille, il avait manqué de perdre la vie. Il scruta le calme apparent de l'étendue d'eau d'un œil nouveau. Cet endroit qui avait toujours représenté pour lui un lieu d'apaisement et de purification lui paraissait désormais hostile.

Il était en avance à son rendez-vous et, conformément au souhait de son sauveur, il s'allongea nu sur le rocher plat, comme s'il se livrait en offrande à l'inconnu.

Fatigué après une nuit sans repos, il s'endormit en se laissant bercer par le chant joyeux des nombreux oiseaux de la forêt qui profitaient de cette magnifique journée.

Quelques minutes plus tard, il fut brusquement réveillé par de l'eau froide qui tomba contre son abdomen en une éclaboussure.

Il sursauta et entendit un rire caverneux qu'il reconnut immédiatement :

— Allons, viens ! lui lança Hamelin en lui envoyant une nouvelle rafale d'eau froide qui éclaboussa son visage. Elle est meilleure qu'hier !

— Je n'y tiens guère, rétorqua Tristan. J'ai eu une telle frousse, que la mort me semble encore prête à m'emporter.

— Tu n'as rien à craindre, puisque je veillerai sur toi, insista Hamelin en révélant un magnifique sourire franc avec des dents saines et bien alignées.

Tristan décida de surmonter ses craintes et il s'approcha nu de la berge avant d'effectuer un petit saut acrobatique, révélant sa grande souplesse, et il plongea dans l'eau profonde de l'étang, presque sans provoquer d'éclaboussure.

Hamelin ne manqua rien de cette démonstration, à la fois esthétique et sportive. Tristan réapparut derrière lui et agrippa ses épaules carrées et musclées en essayant de le couler. Hamelin ne bougea pas d'un pouce et fut seulement amusé par cette tentative qui révélait seulement le déséquilibre de leur rapport de force. Il se retourna brusquement, attrapant Tristan par la taille pour l'immobiliser, ce qui provoqua le charmant rire du jeune blond. Il le serra fort pour l'immerger l'espace d'un instant, avant de l'extirper de là tout aussi vite. Tristan but la tasse et ce nouvel incident rompit la confiance qu'Hamelin venait d'acquérir. Le jeune fermier regagna la berge en quelques mouvements, s'installant sur la pierre devenue chaude grâce aux rayons du soleil, une charmante moue imprimée sur son visage.

Hamelin sortit de l'eau quelques instants plus tard. Il disparut dans les fourrés et Tristan crut bien que son ami s'en était allé définitivement.

Mais le jeune homme sentit bientôt une épaisse couverture de velours envelopper la peau de son torse.

Hamelin s'assit derrière lui, les jambes écartées pour que Tristan se trouve pris en étau entre ses cuisses.

Il lui frotta énergiquement le dos et l'abdomen :

— Cette étoffe est d'une douceur incroyable, commenta Tristan, reconnaissant de sa gentillesse, je n'en ai jamais vu de si belle. Et elle sent fichtrement bon.

Mais au même moment, alors qu'il penchait la tête, la joue du jeune blond rencontra le dos de la main d'Hamelin et il trouva son contact très agréable :

— Parle-moi de toi, lui demanda le plus âgé d'une voix caverneuse mais douce, invitant aux confidences. Comment est ta vie à la ferme ?

Tristan fut surpris par cette demande, car personne ne s'intéressait à l'existence des paysans et il trouvait son quotidien parfaitement ordinaire. Mais il lui répondit sans sourciller, essayant de lui fournir le plus de détails :

— Tu sais, notre ferme est bien modeste. Nous vivons au rythme de la lune et du soleil, profitant des beaux jours pour nous préparer la morte-saison. Nous connaissons peu de confort et nos repas sont souvent composés de légumes, de pain et de soupe. En hiver, nous avons froid et l'été l'intérieur des maisons est intenable. Nous partageons avec nos voisins un puits qui nous fournit l'eau provenant d'un ruisseau souterrain.

— Et les bêtes, qu'en faites-vous, à la morte-saison ? surenchérit Hamelin, davantage par curiosité que par réel intérêt.

— Elles dorment au rez-de-chaussée de la ferme et nous installons notre couche à l'étage auquel nous accédons par une échelle en bois. J'ai un odorat assez développé et j'avoue que j'ai du mal à m'habituer aux mauvaises odeurs.

— C'est aussi mon cas, enchaîna Hamelin. J'ai horreur de la puanteur et de la saleté ! Comment peut-on désirer quelqu'un qui empeste le fumier et la transpiration ?

— Parfois les murs de la ferme suintent et puent d'une odeur âcre répugnante qui irrite la gorge à tel point que cela fait tousser. Mais le froid mordant est un ennemi bien plus dangereux, car il nous réserve de funestes surprises. Plusieurs de mes frères et sœurs sont morts à cause de l'humidité, de la faim ou d'accidents dus à la pénibilité de notre travail.

Pendant que Tristan parlait, Hamelin se rapprocha de lui tant et si bien qu'il finit par se coller derrière lui, leurs corps seulement séparés par l'épaisse couverture en velours.

— Et quels sont tes projets ? Y a-t-il une donzelle qui siège dans ton cœur ? lui demanda-t-il en caressant ses cheveux encore mouillés au bas de sa nuque.

Tristan ne montra aucune opposition à ses gestes d'affection qui lui procuraient des sensations encore plus agréables que celles qu'il avait connues pendant sa prime enfance :

— Puis-je te confier un secret dont je n'ai jamais parlé à personne ? murmura-t-il sans se retourner, comme s'il parlait dans un confessionnal.

— Évidemment. Sois sûr que ton secret sera le mien, jusqu'à la tombe.

Heureux de cette promesse, Tristan se livra enfin :

— La gent féminine ne m'attire point. Je ne ressens rien en leur compagnie. Je crains d'être anormal, car je suis incapable de me résoudre à accomplir ce que chacun attend de moi. Même les filles les plus jolies me laissent de marbre. Dans ces conditions, comment trouver femme à marier et assurer une descendance ? Les voisins se questionnent à mon sujet, au marché on se moque de moi, et j'ignore comment sortir de cette inextricable situation.

Hamelin le serra plus fort contre lui. Il écarta délicatement l'étoffe de velours pour glisser une main sur la peau extrêmement douce du jeune blond qui frémit de plaisir.

— Et toi ? questionna fébrilement Tristan en retour, la voix légèrement tremblante. J'ignore tout de toi. Je sais seulement que tu t'appelles Hamelin et que tu es un cavalier vivant sur l'autre versant de la colline, mais c'est tout.

— Tu veux que je te confie un secret à la hauteur de ta confiance ?

— Oui, j'en serais extrêmement heureux.

Tristan sentit la barbe d'Hamelin glisser dans son cou et, loin de le repousser, il ferma les yeux pour savourer discrètement cette marque d'affection inédite :

— À la fin de l'été dernier, je t'ai surpris ici, sans que tu ne puisses me voir, déclara-t-il. Tu chantonais une jolie chanson tout en nageant seul et nu dans l'étang. À ce moment, les rayons du soleil dessinaient des traits obliques dorés dans tes cheveux blonds et tout autour de toi et il m'a semblé que rien sur Terre ne pouvait être plus beau. J'avais l'impression de me trouver face à une vision du paradis. Et les jours suivants, je suis revenu t'admirer avec le même émerveillement, et cela

jusqu'à ce que les feuilles des arbres rougissent et tombent pour annoncer les premiers grands froids. Tu n'es plus venu et après ta disparition, je me suis juré que si j'avais la chance de te revoir un jour, je t'aborderais.

Tout en lui tournant le dos, Tristan rougit. On lui avait déjà fait remarquer sa beauté, mais jamais avec de tels arguments.

Le triste destin d'Amaury et Collin lui traversa l'esprit et il en fut brusquement effrayé.

— Je ferais mieux de rentrer, dit-il d'une voix douce. Je dois emmener les chèvres paître et...

Hamelin l'enlaça par le cou, pour le rapprocher de lui :

— Accepterais-tu de me donner un baiser, rien qu'un, j'en rêve depuis des mois ?

Mais Tristan s'extirpa brutalement de cette emprise, se levant subitement.

Il observa Hamelin, avec ses épaules larges, son torse musclé portant une cicatrice nette et droite sur le cœur. On voyait ses abdominaux bien dessinés sous une fine ligne de poils descendant vers son pubis. Pourtant, si tout chez lui inspirait la force, son beau regard vert olive brillant révélait sa grande vulnérabilité. Le cavalier venait de livrer son plus éminent désir, et cela le rendait d'autant plus beau. Il attendait tant de lui et il ne le cachait pas.

Troublé, Tristan n'osa pas l'éconduire davantage.

— Pas maintenant, murmura-t-il. Pardonne-moi, Hamelin. Retrouvons-nous ici, dimanche après-midi. Il y a beaucoup de questions que j'aimerais te poser.

Tristan remarqua le beau cheval blanc au pelage lustré qui broutait sans être attaché. Le destrier portait une selle sous laquelle une couverture brodée présentait des armoiries, mais il ne parvint pas à les distinguer, derrière l'épais feuillage du buisson les séparant.

Hamelin suivit son regard :

— Dimanche tu monteras avec moi et je te révélerai d'autres secrets.

Tristan ramassa ses haillons élimés mais propres, pour se rhabiller.

— Tes vêtements ne font pas honneur à la beauté de ton corps, déclara-t-il. J'aimerais t'en offrir de nouveaux. Les accepterais-tu ?

Tristan rougit encore :

— Tu sembles me surestimer en de nombreux points, mon ami, répondit-il. J'espère que ma condition réelle ne finira pas par te décevoir. Tu as de belles manières et moi... J'ai été élevé parmi la crasse et les bêtes...

Hamelin s'approcha de son dos et posa les mains sur ses épaules avant d'embrasser sa nuque.

Cette douceur si délicate fut immédiatement troublée lorsqu'il sentit le sexe du cavalier juste derrière ses fesses. Le membre paraissait long et extrêmement large, ce qui l'impressionna.

Tristan se statufia, effaré par cette proximité si inattendue.

Il n'osa pas se retourner :

— À dimanche, répéta-t-il cependant d'une voix enrouée, avant de courir à travers la forêt, comme pour fuir ses propres désirs.

Alors qu'il comptait rejoindre le village, Tristan s'arrêta à l'orée du bois, car des soldats de la garde royale bavardaient auprès de leurs montures sur le sentier, à l'ombre de vieux chênes.

— ... La Reine est souffrante, confia l'un d'entre eux. Ils ne veulent point que cela s'ébruite, mais le royaume de Hardourie est au plus mal, avec le Royaume de Mortelieu qui recrute en masse afin de constituer une nouvelle armée prête à guerroyer à tout moment. Le Roi décline et sa santé est fragile. Il n'est plus capable de prendre les bonnes décisions. Quant au Prince...

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? s'impatienta un autre soldat en lui coupant la parole. Il a dit qu'il n'en avait pas pour

longtemps. Comment voulez-vous assurer sa sécurité, si nous ne pouvons pas rester à proximité ?

Discrètement dissimulé derrière un fourré, Tristan écouta cette conversation avec stupéfaction. Hamelin était-il le même homme que celui qui venait de l'embrasser dans le cou ? Était-il le fameux Prince Hamelin de Hardourie, héritier de la couronne du Royaume si convoitée, ou un simple homonyme ?

— Le Prince est devenu acariâtre. Il ne supporte aucun compromis. Il est si pédant, à refuser de se conformer aux traditions. Ils organisent ce bal contre son gré, car il est bien incapable de se marier ou d'avoir une descendance. Il se dit que son problème gît dans sa culotte. Il aurait un si petit outil que même ses doigts auraient grand-peine à le trouver au fond de sa bruche.

— Alors qu'il devrait filer droit, montrer l'exemple et s'inquiéter pour son avenir, il est hautain et ignore les avertissements des ministres qui s'inquiètent pour sa filiation, ajouta un autre soldat.

Une branche craqua sous la sandale de Tristan et il réalisa qu'il allait finir par être repéré.

Il sortit de sa cachette et rejoignit le groupe d'hommes comme s'il venait d'emprunter le sentier.

— Qui va là ? cria l'un des gardes en levant le bras pour qu'il s'arrête.

— Je m'appelle Tristan Castagnier. Je suis un simple fermier et je rentre au village.

Le jeune homme en profita pour lorgner les armoiries du royaume dessinées sur les couvertures protégeant le dos des chevaux.

On y voyait un lys, une tête de loup blanc et une épée. Bien que ne sachant ni lire ni écrire, il reconnut les initiales RH, pour Royaume de Hardourie.

— Que faisais-tu dans le bois ? Tu braconnais ou tu pêchais ?

— Non, je ne suis point fou. Je sais bien que c'est interdit pour les gens de ma condition. Je suis seulement allé nager dans l'étang.

Le soldat parut étonné par sa réponse :

— Et tu n'as croisé personne en particulier ?

Tristan comprit qu'il faisait référence au Prince Hamelin de Hardourie :

— Non, je n'ai vu personne, rétorqua-t-il habilement.

Le jeune homme regagna le village le cœur gros.

Venait-il de s'attirer les faveurs d'un Prince avec qui il était lié par le plus scandaleux des secrets ?

